

Histoire et Documents

A l'occasion du 60^e anniversaire de la bataille de Verdun, nous publions, présentés par notre camarade le lieutenant-colonel honoraire Leniaud, quelques extraits du carnet de route du lieutenant Méléra, son compagnon d'armes au R.I.C.M., tombé au champ d'honneur lors de la reprise de Fleury, par ce régiment, le 18 août 1916.

Ce document, vraiment exceptionnel, plonge le lecteur dans un climat inimaginable, pour qui ne l'a vécu au niveau du chef de section d'infanterie, à un des moments cruciaux de la Première Guerre mondiale.

CARNET DE GUERRE d'un chef de section devant VERDUN

6 juin 1916. — Le fort de Vaux, écrasé par les obus, subit de furieux assauts. C'est l'agonie. Le commandement forme une brigade d'attaque composée du Régiment Colonial du Maroc et du 2^e Zouaves.

Mission : dégager le fort. Le 8 juin, le R.I.C.M., quittant Houdainville, monte en ligne.

Le lieutenant Méléra, commande une section de la 1^{re} Cie du 4^e Bataillon. Il note ses impressions :

Tunnel de Tavannes 12 juin 1916 - 18 h

Montons en ligne à 20 h pour dégager le fort de Vaux. De la casse. Les hommes, nerveux, chantent un peu. Le moral est resté bon. Six hommes tués par un obus dans la gaine centrale. Un chanteur comique, à côté, a un succès fou.

20 h. — Nous rentrons dans la fournaise. Calme absolu. Il faut que les destinées s'accomplissent.

13 juin

Parti hier soir à 20 h. Sorti par la caponnière centrale ; descendu le ravin sous un barrage de 77. Toujours en queue de la compagnie. Ne pas souffrir un trainard. Retrouvé le 2^e peloton à la sortie du tunnel avec le capitaine. Monté la côte jusqu'au plateau. Bruits aigus, éclatements de toutes parts. Ce fut un bois, mais il n'y en a plus. Pas de boyaux, des trous de marmites. Marche lente. Des morts déjà raides ; des blessés qui descendent et surtout que l'on descend. Encombrement. Couché à plat ventre dans un trou. Une idée soudaine, je me mets dans le trou à côté. Un 105 tombe dans celui quitta cinq secondes auparavant. Molletières toutes cisailées, capote trouée. La peau n'a rien. Quelques écorchures aux mains. Continué un quart

d'heure sur le plateau. Blessés qui râlent pour de l'eau. Impossible. Deux litres pour quatre jours.

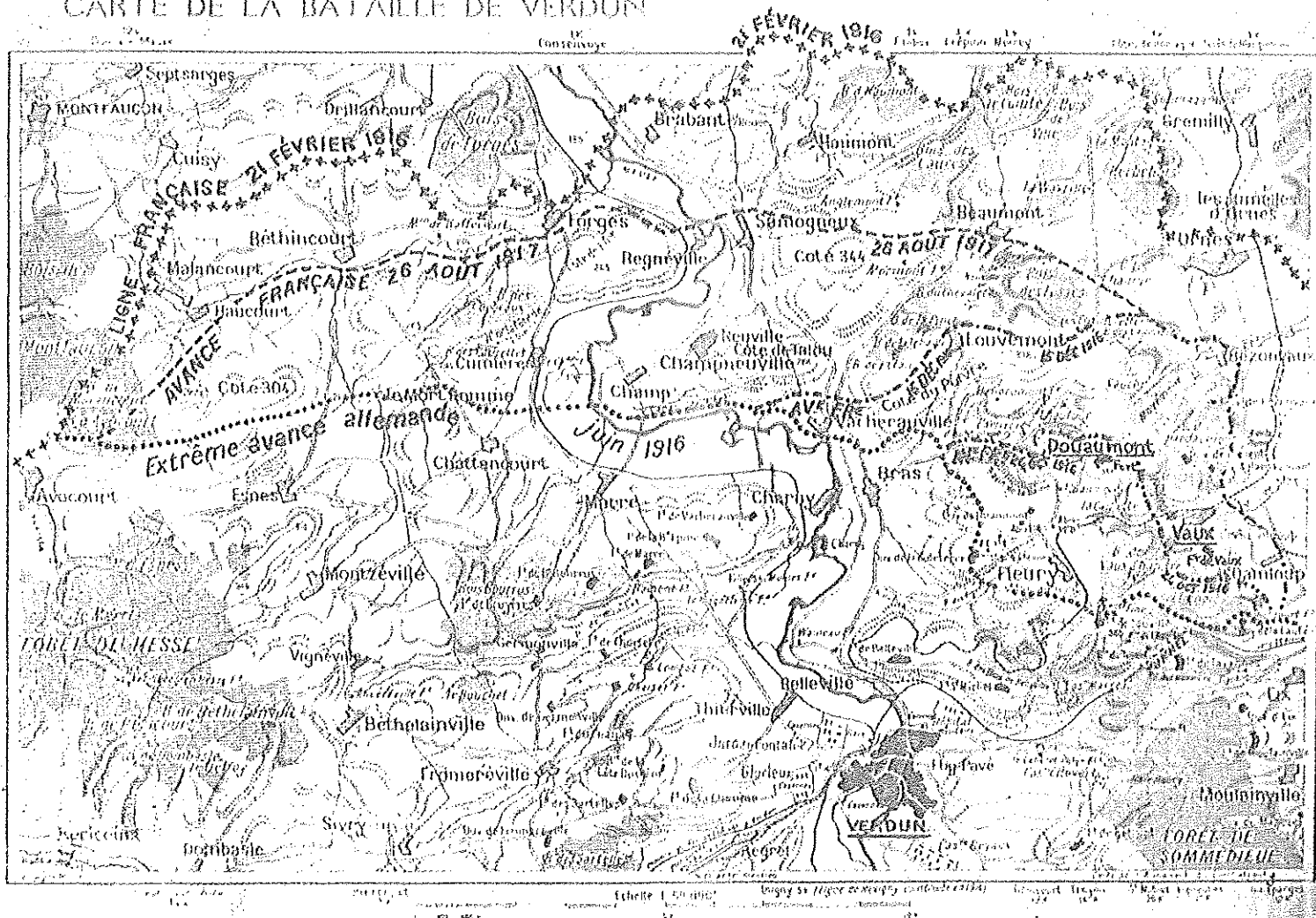
Des morts à moitié enfouis d'eux-mêmes dans la boue. Pas le temps d'enterrer, à peine celui d'enlever les blessés. Franchi le Ravin de la Mort avec bonheur. Quelques arbres débranchés encore debout. Odeur de charnier. Laissons le premier peloton à droite ; allons à gauche. Arrêt. Fais passer : demande ordres. Rien ; les hommes terrés sous les obus. Attends dix minutes. Y vais. Fais commencer une tranchée descendant vers la Vallée de la Mort. Travaillé comme des enragés. Pris la veille, Gayot tué d'une balle au cœur, il a de la chance.

A minuit, travail fini. Hommes fourbus, mais enterrés jusqu'au cou. Fièvre. A une heure, tir de barrage qui dure trois quarts d'heure. Suis installé au bas de la pente gauche. Pas un mètre sans lueur d'éclatement. Un 137 autrichien s'obstine à taper un peu en avant, un peu en arrière de moi. Je pense à cette chambre de cauchemar d'Edgar Poë dont les murs se resserrent les uns sur les autres, un puits au centre. Cauchemar ! La chair est faible, mais le cœur est ferme. Puis la sérénité vient. Le destin s'accomplira. Tous les miens me passent devant les yeux, ils sont à moi, ceux qui me sont chers et à moi éternellement.

Paix une heure. Le tir recommence. Le 137 revient. Je l'entends au loin entre tous, avec son bruit de train sur un rail rouillé. La chair tremble, mais le cœur pas. Marc-Aurèle a raison contre Platon.

La nuit de cauchemar est passée. Peut-être pas un mètre qui n'ait été labouré. Pas un brin d'herbe, pas un fétu de bois. C'est la désolation, sous la pluie qui coule et vous transperce jusqu'à la moelle des os, quand on n'a que son cœur pour vous tenir chaud et que les vêtements sont froids. Les hommes sont lamentables. Je leur donne le peu de tabac qui me reste. Les premiers en ont, les autres pas. C'est humain. Il est deux heures après-midi.

CARTE DE LA BATAILLE DE VERDUN



18 h

A peine dormi. A peine remis d'être et d'avoir été enterré. M'étais creusé un petit trou dans le bord de la tranchée où je dormais assis. Violente douleur dans le dos, réveil brusque ; enterré jusqu'au cou par un 88 qui a tapé à peine un mètre derrière ma tête. Il faut rester comprimé près d'un quart d'heure avant qu'on puisse s'occuper de moi. On doit d'abord déterrer un homme couché à mes pieds au fond de la tranchée. Passé un quart d'heure horrible, ne pouvant savoir encore si j'étais complet. Foulures, c'est tout ! Je retrouve le culot de l'obus sur mon ventre. Suis complètement idiot. On me répare mon trou. Plus de tabac. Je suce du tafia à petits coups. Bienheureuse trouvaille qui, elle aussi, sort saine et sauve de l'aventure.

A la nuit

Obus, toujours. Les tonneaux de choucroute éclatent un peu plus loin. La Lune est nette, les arbres se découpent

sur l'horizon comme de grands crucifiés. Les obus qui éclatent piquent des pointes de feu dans le bleu noir de la nuit. A vous, toutes deux. La nuit s'annonce mauvaise.

14 juin - 4 h

Toujours de même. Mitraille et mitraille ; les effectifs fondent. Oh ! que j'envie ceux qui peuvent filer à la baïonnette au lieu de rester sur place à encaisser les obus. Toujours la pluie, boue grasse et fétide. Vrais paquets de boue, on ne reconnaît plus, à deux mètres, un zouave d'un colonial.

Fais enterrer Gayol la nuit. Il est déterré et cisailé en deux par un obus. Les chacals tuent encore les morts. C'est mourir deux fois. Se battre d'homme à homme au lieu de se battre contre de la ferraille. La faillite de la guerre, la faillite de l'art militaire : l'Usine ici encore tue l'Art.

Midi

Je renforce la ligne avec ma section. Ma section ! Treize hommes !

13 h

Projet abandonné, la 3^e, moins éprouvée, y va et je prends sa place. Soupir de soulagement. Là, je serai derrière un talus, les obus à craindre seulement par devant. Il est vrai qu'ils frisent tous la crête pour aller tomber dans la Vallée de la Mort et qu'on ne peut sortir la tête sans risquer de l'avoir emportée.

15 h

La pluie cesse un peu. Avoir quelque chose de chaud dans le ventre. Plus d'eau de vie. On ne sera pas relevés ce soir. Il faut encore tenir vingt-quatre heures, coûte que coûte. Les biffins travaillent en arrière à de nouvelles positions. Si cela continue nous garderons les nôtres à perpétuité. Les hommes sont fourbus. Des tas de loques boueuses dans un cloaque.

15 juin midi

Le bombardement continue. Il reste une pièce à la compagnie de mitrailleurs à ma gauche.

17 h

On sera relevés ce soir ou au cours de la nuit. J'ai tous les nerfs tendus et le corps courbaturé. Janil blessé à côté de moi. Plus d'eau à lui donner.

20 h

Soirée nerveuse. Les Boches craignent une attaque et nous aussi. Fais enterrer une quinzaine de morts et ramasser des armes. On est relevés ; ces pauvres coureurs sont partis chercher les relèves. Sortir, sortir de cet enfer. Capitaine blessé.

Houdainville, 16 juin

Arrivé sain et sauf. Comme je le prévoyais, soirée

nerveuse. Des deux côtés on redoutait une attaque. Fusées rouges, fusées blanches et fusées vertes. Tirs de barrage réciproques, les avants-postes tiraillent. Eu peur de la casse durant la relève. Bien passé. Encore plus fiers d'être des marsouins. Un homme est un homme, mais coloniaux et marins, nous avons spécialement bien trempé notre troupe. Relevé par le 132^e. Cadavres raides dans la Vallée de la Mort. Blessés qui râlent. Sur la crête, rendu à moitié sourd par un obus qui n'a pas dû passer bien loin de mon crâne. Retardés par des brancardiers. Je fais laisser les armes des morts au tunnel.

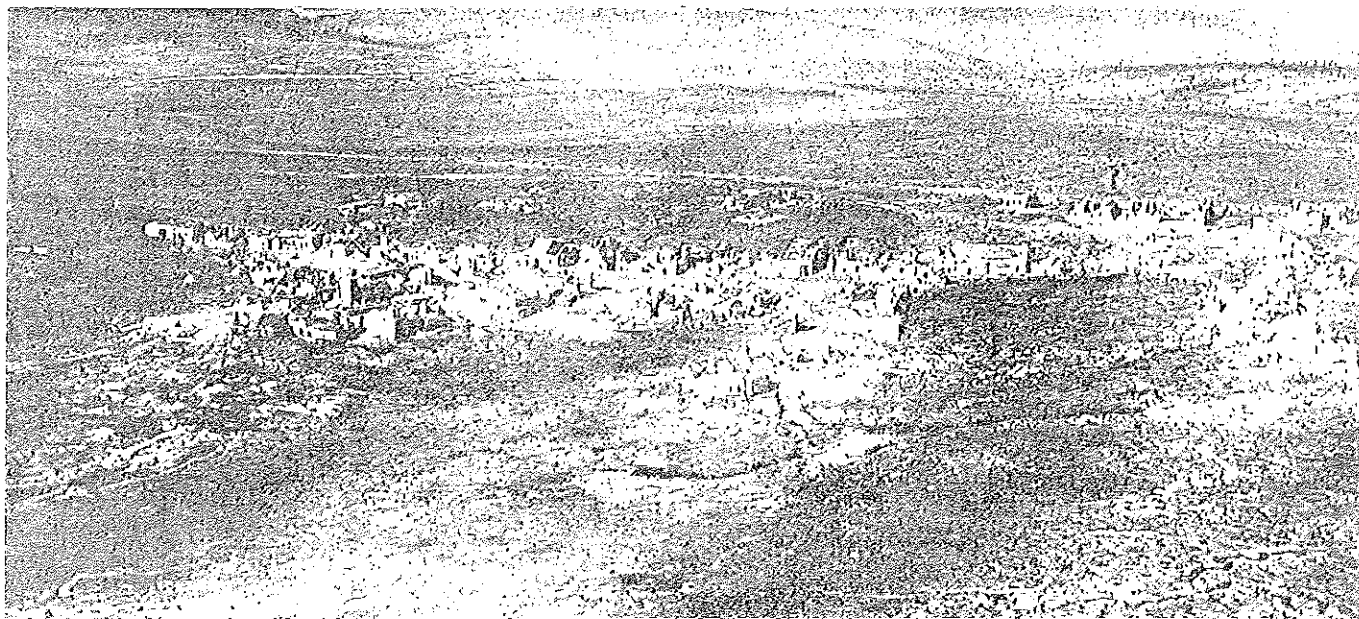
Tunnel de Tavannes, antichambre de l'Enfer. Oh ! pauvre tunnel de Metz à Verdun franchi tant d'autres fois ! Immonde ! Deux ou trois mille hommes vivent là-dedans, sans air, sans lumière, ambulances et troupes mélangées, satisfaisant à tous les besoins, même les plus intimes de la vie, dans ce long couloir. Chevaux, mulets entassés. Une boue fétide atteignant quelquefois la cheville, dégageant une odeur effroyable, un air lourd, opaque. Qui n'a vu des blessés râlant sur le champ de bataille, sans soins, buvant leur urine pour calmer leur soif, et la vie des hommes sous le tunnel de Metz à Verdun, n'a rien vu de la guerre.

Verdun est terrible, pas plus que ne fut Arras ou l'Yser en 1914, il est terrible en ce qu'on y est obligé de soutenir une guerre de rase campagne contre des moyens de forteresse ; il est terrible parce que l'homme s'y bat contre du matériel ayant la sensation de taper dans le vide ; il est terrible encore plus parce qu'il est impossible d'y manger, d'y avoir chaud et surtout d'y dormir.

Sorti du tunnel, remonté chercher des ordres. Trouvé personne. Rallié ce que je pus de la Compagnie dans cette tour de Babel. Revenu seul avec une troupe lamentable : « Casquée de fer, vêtue de glaise, trempée de sueur autant que d'eau. »

Partis du tunnel à 3 h, nous avons mis trois heures pour arriver à Houdainville, trois heures pour faire un peu plus de cinq kilomètres. Là, plus de fourrier, plus de caporal-fourrier. Je m'encaisse encore ces fonctions-là. Enfin, nous sommes maintenant à Nubécourt (Meuse), d'où

Le village de Fleury-devant-Douaumont en mai 1916.



nous sommes partis deux cent quinze il y a quinze jours et où nous sommes revenus cent trente et un. Verdun coûte cher.

Jubécourt, 8 juillet 1916 à midi

Passé près de vingt jours à Nubécourt et à Jubécourt à nous reformer. Reçu des tas de pots à cirage. Gratté et regratté du papier et fait le désespoir de toute la bureaucratie régimentaire. Satisfaite ! Montons ce soir au Bois de Béthelanneville pour la cote 304. Toute la lyre verdunoise va y passer. Effectif à cent soixante-treize hommes tout compris. Quitté le commandement de la 4^e Section, que j'avais depuis janvier, pour prendre celui de la 2^e. Pas mauvaise.

Bois de Béthelanneville - 9 juillet

Arrivés au petit jour. Les hommes sont fatigués. Partis à minuit. Sections échelonnées en colonne par un. La marche de nuit dans toute son horreur. Pas d'à-coups, mais terre g'issante.

Du bois, il ne reste que les grands arbres, des cimes majestueuses s'efforçant de cacher le sol dont la turpitude s'étale. Boue infecte. Un pied de vase qu'il faut enlever. Tranchées préparées de partout. Monté des guitounes après avoir fait métier d'égoutier.

10 juillet

Passé la journée d'hier et la matinée à se préparer. Partons pour les tranchées de la Rascasse, cote 310 à 6 h du soir.

11 juillet, matin

Fait route sans encombres, à travers bois jusqu'à la route de Monzéville parcourue en formation échelonnée. L'Allemand bombarde régulièrement le ravin de Monzéville. Odeur terrible de carcans morts, qui prend à la gorge. Laisse Monzéville sur la droite. Boyau plein d'eau. Suis le rebord jusqu'à la crête en avant d'Esnes. Le sac brise les épaules et les musettes coupent la poitrine. Une croix de feu arde au milieu de la sueur de la poitrine. Montée dure. Fait une seconde de pause avant la crête. Les hommes n'en peuvent plus. Et l'on parle du chargement du légionnaire romain ! Pauvres humanistes ! La cervelle bout sous le casque.

Remonté la crête d'Esnes et remplacé nos vieilles connaissances du 8^e Tirailleurs à la Rascasse. Habituelles engueulades amicales. On est chez soi, là, au moins.

11-12-13-14 juillet

Monotonie de la réserve du secteur. On entend, on voit un peu, et beaucoup de travers. C'est là que l'histoire se fait. Corvées habituelles. Mauvaises nouvelles de l'est de 304. Naturellement les Tirailleurs montent ; et à nous ce soir.

14 juillet

Il pleut ! Toutes les chances. Nous sommes en tranchées. Le gouvernement ne nous fera largesse qu'à la relève. Pauvre quart de mousseux et cigares pourris, accompagnés d'une boîte de petits pois où nage un morceau de jambon, combien d'entre nous les verront ? C'est la fête de la Nation, et elle fait bien les choses.

Mes bonshommes font mieux. Ils ont su, je ne sais comment, que c'était mon anniversaire et j'ai la surprise d'un don éblouissant : deux paquets de cigarettes, quatre boîtes d'allumettes et une pierre à briquet déposés à mon

poste pendant mon absence. Je les aurais embrassés tous pour peu que ce fut possible. Braves gens !

Nous partons à 9 h.

15 juillet - 5 h

Toute la nuit debout. Les nouvelles n'étaient pas exagérées, tous les postes avancés sont maintenant entre les mains des Boches. A nous de les réoccuper coûte que coûte. Ces postes commandent la vallée d'Esnes et les pentes sud du Mort-homme où les positions deviendraient intenable.

Passé la nuit à réinstaller la tranchée et à reconnaître le terrain. Les Boches sont d'une audace que rien ne trouble. Il faut subir, jusqu'à la danse de la nuit prochaine. Cela sent de plus en plus mauvais.

7 h

Le commandant vient de monter. Conseil. L'ordre impératif est de réoccuper les postes coûte que coûte la nuit prochaine. Le divisionnaire y attache une importance extrême. Je le comprends. Reçu en renfort une demi-section de grenadiers, une demi-section de pionniers, une section de mitrailleurs. Ça va barder !

8 h

Fais installer dans le parados de mon poste de commandement un créneau d'où l'on domine la tranchée allemande de l'ex-Reboul en bas. Fais un carton pour passer mon énervement. Ai la satisfaction de voir cesser tout mouvement ; cela a dû bien porter. Des mouches vertes partout.

16 h

Dormi comme une brute dans mon trou.

Nettoyé un Boche par mon créneau. Vauris en a nettoyé un autre cet après-midi.

21 h

Pris le service de nuit. La lune sera bonne. O soleil ! notre père à tous.

16 juillet matin

Repris les postes. Nuit d'horreur. Lieutenant Yves tué, Arnaud tué, une cinquantaine de tués et de blessés, dont 23 à la Compagnie. Fade odeur de sang, les mouches vertes arrivent de partout. Enervement, lassé, yeux de fièvre. Pas faim. Irai visiter mon poste et le barrage, puis dormirai. On enterrera les cadavres à la nuit. Le dernier sommeil et l'avant-dernier peuvent voisiner. Gare à ce soir !

Midi

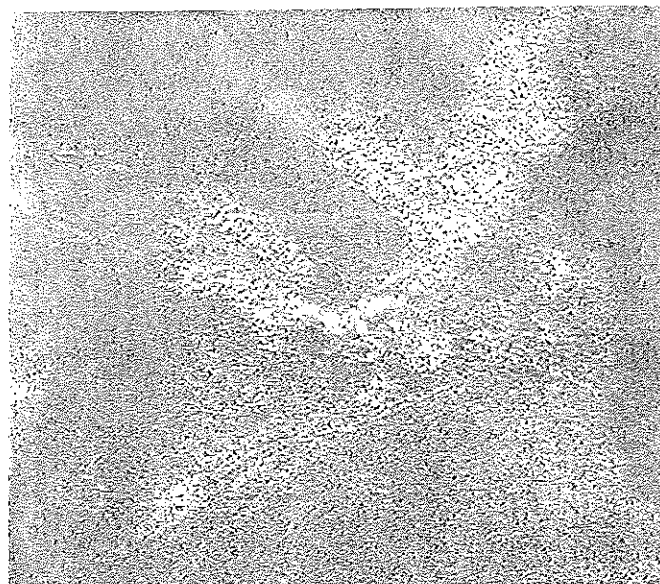
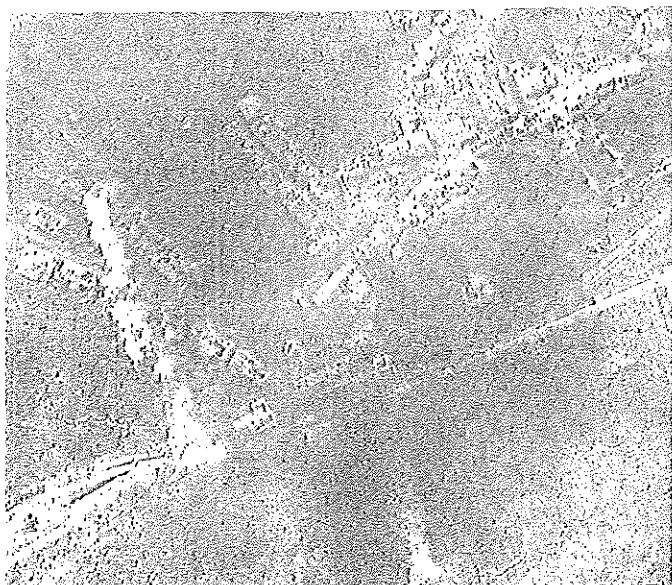
Réveillé. Rapport. Etat des pertes. La paperasse ne perd pas ses droits. Pas faim. Bu un quart de tafia. De la pluie, l'eau monte. Proposé tous les morts et les blessés pour citations.

19 h

Sommeillé jusqu'à maintenant. Grenades à fusil et crapouillot toute la journée. Le Boche se venge. Les mouches vertes affluent. L'odeur devient plus épaisse. Clair obscur. Nuit trop calme, cela m'énerve.

17 juillet - 6 h du matin

La leçon a porté. Le Boche est resté calme. Hommes rompus. Une nuit d'escarmouches, une nuit de bataille, une nuit de veille. Pas dormi, pas faim. Esprit trop tendu.



Vues aériennes de Fleury-devant-Douaumont à la date du 25 mars 1916 (à gauche) et quatre mois après, le 25 juillet 1916 (à droite).

De l'eau. Parti de nuit avec un homme. Reconnu la tranchée Kiefer. Pulvérisée par le dernier marmitage, ou comblée par les éboulements.

Des morts gonflés, pas enterrés encore. Des membres ci et là. Trempé jusqu'au ventre. Pas de ligne de repli possible. Essayé quelques coups de fusil. Vengé par un nouveau carton, avant de dormir.

14 h

Réveillé tout courbaturé, couché en chien de fusil. Tête lourde. Le calme de l'abrutissement est revenu. Paquet de boue. Hommes hâves.

Trente-six heures se sont passées depuis l'attaque ; souvenir déjà confus. Il n'en reste qu'une impression d'horreur résignée. L'odeur de cadavres flotte dans l'air, des mouches vertes sont posées en paquets sur le sol.

Cinquante cadavres sur cinquante mètres ; on en trouve un peu partout en enterrant les morts. Pour combien de temps seront-ils en paix ?

A Vaux, horreur passive. A 304, horreur agissante. Enlevé mon poste le 15 à 10 h du soir, sans coup férir. Attaqué par surprise, fonçant franchement à la baïonnette, sans lancer une grenade. Resté bête comme un renard pris par une poule. Les Allemands, vu la position, n'avaient même pas osé occuper ce poste. Bon commencement. Je fais réinstaller le poste d'où je vais pouvoir appuyer le mouvement.

À 11 h, j'envoie Jouenne en reconnaissance avec une patrouille. Tâcher de savoir. Je vérifie tout à la section et à mes deux mitrailleuses. Le Boche peut venir.

A 11 h 25 du soir, grenades échangées au poste 1. La patrouille du lieutenant Yves a éventé une attaque Boche. Bruit grandissant, ils nous ont prévenus. Fusillade du diable à la 4^e section ; les grenades claquent et claquent. Siècle d'angoisse : « En avant, les Coloniaux ! En avant, les Marsouins ! »

A la lueur d'une fusée, je vois Yves fonçant de l'avant. Sur la droite une avalanche fi'e en hurlant ; la contre-attaque a pu déboucher. Un immense Sénégalais, debout,

magnifique, lance, relance des grenades et disparaît. Flottement. Les Boches reprennent le poste. Yves a été tué ; ses deux sergents tués ou blessés.

Peux pas quitter mon poste. Le sang me bout. Tant pis, j'envoie Arnaud, mes quatre grenadiers. Reste seul, sans sergents : Jouenne a dû être tué durant sa patrouille. Pas rentré. L'attaque recommence.

Un hurlement : « Des grenades, des grenades ! »

A Dieu vat, j'envoie tout ce que je peux faire ramasser chez moi ; au plus pressé. Lieutenant Beurrier réclame du renfort, j'envoie tout le disponible ; il ne me reste que sept hommes et trois caporaux. Mon Dieu, que le Boche ne débouche pas ici ! Le barrage est réoccupé. Arnaud tué, Joffre tué, Berger tué.

Une ligne de tirailleurs débouche à la crête face à moi. Cela devait être. Mes mitrailleuses fonctionnent bien. J'ai eu raison. Cela claque, crépite ; les autres refluent, l'attaque de flanc a échoué. Me sens blême, l'eau dans le dos !

Une demi-section de renfort m'arrive. Soulagement. Les pionniers réussissent à organiser le terrain. Malakoff est à nous.

Je visite mon poste, y retrouve Jouenne. Je l'ai embrassé comme pas un. Le brave, quoique attaqué par une patrouille ennemie est resté en observation jusqu'à ce que toute crainte d'extension d'attaque fut écartée. Si j'avais su cela ! Que d'inquiétudes en moins.

Répît jusqu'à 2 h. Agent de liaison fourbu. A 2 h, cela recommence, mais l'attaque est brisée.

Tout cela pour dix mètres de boyaux qui commandaient une crête ! Les fils de France sont encore là ! Les fils de la vieille France des guerriers.

18 juillet 1916

La relève. Bois de Béthelanneville. La roulante de Vitalien. Le quart de jus. Nous vivons ! Oh ! contrastes de guerre. Embarquement à Récicourt sous les obus. A l'arrière, nous oublions la misère et la dureté. Les épreuves ont trempé les âmes. Esprit de corps magnifique. Les renforts arrivent. Les jeunes héritent des Anciens, des traditions, du culte



Les marsouins du Régiment d'Infanterie Coloniale du Maroc, occupant les ruines de Fleury reconquis (clichés de l'article « L'Illustration »).

sacré des morts et de la volonté de les venger. Nous sommes tous des marsouins, des marsouins du R.I.C.M. !

17 août 1916

L'offensive allemande menace directement Verdun. Le R.I.C.M. occupe à nouveau un secteur d'attaque devant Douaumont. L'aube blafarde et sinistre s'éclaire d'éclatants tourbillons de feu et la ligne allemande est un long cratère de volcans. Détonations et explosions se confondent. Des millions d'obus éclatent, martelant l'écho des ravins. L'air siffle, comme perforé. Les hommes ont un visage dur et farouche et les cœurs veulent être fermés aux souvenirs.

L'assaut est pour 18 h.

Le bombardement augmente en intensité. Là-haut Douaumont, formidable forteresse, pilier angulaire de la place, disparaît dans la fumée des éclatements. L'avalanche gronde, ébranlant la terre.

18 h

Coloniaux à l'âme ardente, en avant ! La rage de l'artillerie tourne à la démence. Les compagnies foncent droit

**ORDRE GENERAL N° 11 DU GENERAL COMMANDANT
LA 38^e DIVISION**

Pendant sept jours, malgré une très puissante attaque, malgré la violence inouïe du bombardement, le R.I.C.M. n'a pas cédé un pouce de terrain. Les pertes ont été lourdes : 50 % des effectifs, mais le sacrifice du Régiment a été fécond en résultats.

En cette circonstance, le Régiment d'Infanterie Coloniale du Maroc a inscrit une belle page au livre d'or de l'Infanterie Coloniale et le nom du Fort de Vaux est venu s'ajouter à celui de Bazeilles si cher aux vieux Marsouins.

Le général commandant la 38^e D.I. leur adresse toutes ses félicitations. La 38^e D.I. unira dans une même pensée les morts glorieux de la Cote 304 et ceux du Fort-de-Vaux.

Elle saura les venger quand l'heure sera venue.

Signé : De Sallns.

devant elles sous un ciel d'éclatements, à travers un chaos de détonations. Les grenades crépitent, les mitrailleuses trépident. On devine l'homme tuant l'homme. Les vivants ont passé. Là-bas une clameur puissante a jailli. Fleury devant Douaumont est reconquis. Les mourants se sont redressés, les blessés se soulèvent. La Coloniale debout, dans la poussière noire du village détruit, retourne la position. Les pertes sont lourdes : 13 officiers, 530 soldats tués ou blessés, mais Fleury est à nous.

En ce jour de victoire (1), le lieutenant Méléra est tombé face à l'ennemi.

Héritier des traditions glorieuses des marsouins, il est allé jusqu'au sacrifice suprême, dans sa conviction inébranlable de la victoire finale.

Lieutenant-colonel honoraire LENIAUD,
président d'honneur de l'Amicale du
Régiment d'Infanterie Coloniale du Maroc.

(1) N.D.L.R. Nous sommes, en effet, au début de la contre-offensive entamée par le groupement Mangin. Elle marquait l'échec définitif des efforts acharnés poursuivis depuis six mois par nos adversaires pour s'emparer de Verdun.

Pour nos Traditions et la mémoire de nos Anciens

Pour les MARSOUINS et BIGORS

L'ENNEMI NUMÉRO UN

c'est l'indifférence